

Paris le 26 octobre 2004

Institut de France
sous la Coupole

Séance solennelle de rentrée des cinq Académies
sur le thème de l'Harmonie

HARMONIES HUMAINES ET CELESTES

Intervention de Marianne BASTID-BRUGUIÈRE
Déléguée de l'Académie des sciences morales et politiques

Harmonia, reine de Thèbes, est-elle vraiment la figure mythique de l'harmonie ? Son destin tourmenté ne lui a guère réservé de félicité sereine. Les poètes la préfèrent fille d'Aphrodite et d'Arès, sœur d'Eros, d'autres la disent fille de Zeus et d'Electra, l'une des Pléiades. Élevée chez le roi de Samothrace, elle fut accordée par celui-ci au prince phénicien Cadmos, qui passait dans l'île, à la recherche de sa sœur Europe enlevée par un taureau blanc. Poursuivant une route périlleuse, Cadmos aborda à Delphes. Là, l'oracle enjoignit au prince d'abandonner les traces du taureau pour suivre la course d'une génisse. Le prince fonderait une cité au lieu où s'arrêterait l'animal. Le cœur de la Béotie fut le site désigné où Cadmos éleva la ville de Thèbes et introduisit l'écriture que la Grèce ignorait.

Huit années s'écoulèrent encore, durant lesquelles Cadmos expia au service d'Arès le meurtre du dragon dévoreur d'hommes, créature de ce dieu, qui gardait les abords de la cité future. Enfin, la patiente Harmonia put célébrer ses noces.

Noces exemplaires, modèle accompli de l'union conjugale. Tous les dieux accoururent, oubliant leurs querelles. Les Muses et les Grâces chantèrent l'épithalame, dont le refrain *otti kalon, filon esti*, « le beau est aimable », a traversé les siècles. Harmonia reçut de son époux, ou des dieux eux-mêmes, un vêtement, le *peplos* de la femme mariée, et un superbe collier d'or, ciselé par Hephaistos. Bijou funeste, pourtant, dont la possession ensanglantait les familles. Le drame n'épargna point la malheureuse Harmonia.

Son petit-fils Actéon fut dévoré par ses chiens pour avoir aperçu Artémis nue au bain. Sa fille Sémélè, courtisée par Zeus, périt foudroyée. Euripide nous a peint comment Dionysos, le fruit des amours de Sémélè, châtia atrocement le refus de ses tantes et de son cousin Penthée d'admettre sa divinité et son culte. Dionysos persuada Penthée de se déguiser en femme pour chasser les Ménades sur le Cithéron. Enivrées par ses soins, avec un cortège de Bacchantes en délire, ses tantes se jetèrent sur Penthée, qu'elles prirent pour une bête féroce, et le déchirèrent. La mère de Penthée elle-même lui arracha la tête et la porta triomphante à Thèbes au bout d'un thyrs.

Zeus prit finalement pitié d'Harmonia et Cadmos. Pour les soustraire à l'horreur, il les transforma en serpents. Conduits sur un char en Illyrie, ils y fondèrent d'autres villes, qui attaquèrent le sanctuaire de Delphes. Pausanias rapporte que le tombeau des deux époux se trouvait près de l'actuelle Pola, en Istrie.>`

Le mythe et les poètes n'ont point tracé au burin le caractère ou les passions d'Harmonia. Elle avait des yeux de vache, dit Pindare, c'est-à-dire fort beaux, au goût des Grecs. Ovide la peint vieillissante et tendre pour son époux. Figure pour ainsi dire évanescence au milieu des déchaînements incessants des violences humaines et divines, Harmonia était seulement honorée dans les cultes locaux de la Grèce classique comme la protectrice d'un bien fort humble et peu métaphysique : l'harmonie conjugale.

Sa vocation philosophique est à vrai dire tardive. Elle lui fut prêtée par des poètes alexandrins. Leur imagination, et celle de bien d'autres jusqu'à nos jours, s'est plu à entrelacer mythes et théogonies pour permettre à la reine légendaire d'incarner l'idéal d'un ordre universel heureux, dont la sagesse antique avait déjà conçu la pensée et nommait, harmonie, comme l'œuvre d'un artisan qui assemble (*armozein* en grec), ajuste des pièces diverses pour créer un objet d'art ou une machine. Était-ce pour la fille d'Aphrodite pure récompense d'avoir pris soin de son mari, parce qu'il serait si rare qu'une femme soit bonne épouse ? Ou l'intention des poètes ne fut-elle pas plutôt de reconnaître en la félicité conjugale, accord parfait de deux créatures différentes, une figure vécue de cette unité de l'Être et de la diversité du sensible, que l'esprit humain se plaît à déchiffrer ou inventer dans le monde autour de lui ?

L'idée homonyme à laquelle Harmonia a prêté ainsi son ascendance divine — et donc une puissance céleste — est celle d'une articulation parfaite, d'un accord équilibré qui lie entre elles et unit en un tout l'ensemble des réalités visibles et invisibles.

Pythagore avait découvert dans les nombres l'explication de l'univers, et dans la science des nombres l'accès au divin, ainsi que l'assurance de félicité éternelle que cherchaient mystères et cultes orphiques. Il avait observé, en effet, que la hauteur du son produit par la vibration d'une corde tendue dépendait de la longueur de la corde. La relation entre les intervalles musicaux de l'octave, de la quinte ou de la quarte pouvait être exprimée par les proportions entre les quatre premiers nombres entiers : 1/2 pour l'octave, 2/3 pour la quinte, 3/4 pour la quarte. Si la corde n'avait que la moitié de la longueur initiale, le son était une octave plus haut ; pour une longueur de deux tiers, une quinte plus haut, ainsi de suite. Les sons étaient mesurables dans l'espace. L'harmonie musicale consistait en un rapport de nombres. Le monde sensible révélait son unité dans les nombres et les rapports de nombre dont il était la manifestation. La musique en était l'archétype.

De là, les Pythagoriciens appliquèrent l'harmonie des nombres à la description des mouvements de l'univers. Au livre X de *La République*, Platon nous peint cet étonnant système, ordonné et immuable, où les sphères des planètes tournent en cercles concentriques. Chacune est surmontée d'une sirène chantant une note unique et différente, dont le concert compose une harmonie parfaite, tandis que les Trois Parques règlent le mouvement de l'axe central du mécanisme et le cours des vies humaines. Dans le *Timée*, cette vision du cosmos s'enrichit du foisonnement inspiré des spéculations platoniciennes. Un démiurge, bon et rationnel, a créé l'univers sensible en modelant le chaos selon ses idées de la perfection et de l'harmonie. Il l'a aussi doté d'une âme, dont tous les éléments de l'univers participent, y

compris l'homme, à des degrés divers. L'homme est ainsi partie prenante à l'harmonie du monde.

Dès Aristote, la postérité oublia la mathématique compliquée dont Platon accompagnait sa cosmogonie, mais elle retint la croyance en une harmonie universelle à découvrir, dont la musique donnait une clé. Il se dessine cependant dans la notion une dualité entre l'idée de règles d'harmonie, très rigoureuses, mathématiques, qui permettent d'atteindre la perfection par la raison, et celle d'un sentiment, d'une expérience vécue de l'harmonie qui fait communier avec le divin. Sous l'influence stoïcienne, la médecine hippocratique intégra elle aussi le principe d'harmonie à sa doctrine. Transmise par les Romains, l'harmonie du monde a naturellement enchanté la tradition chrétienne. Séraphins, anges et chérubins remplacèrent sirènes et muses pour faire entendre des accents célestes. L'harmonie du monde était l'œuvre de Dieu. « L'homme est enserré dans une harmonie universelle des créatures qui répond à une hiérarchie, à un ordre céleste », assurait le moine irlandais Jean Scot, à la suite de Boèce. Chez les poètes laïcs et clercs, un lien nécessaire unit la Grâce divine, la nature entière et une harmonie de type musical. Pour eux, l'esprit de Grâce s'exprime dans la musique. Le rossignol n'est pas moins artiste que l'homme, n'en déplaît à Saint Augustin. Partout où il y a amour et foi s'entend une musique qui chante la louange de Dieu.

L'imagination ancienne, médiévale ou humaniste s'adonne à d'innombrables et subtiles variations sur les substances ou esprits qui constituent l'être humain et le disposent à percevoir l'harmonie universelle tantôt par l'intelligence et la raison, tantôt par l'ascèse, la contemplation ou l'extase. Mais l'idée de l'harmonie foncière de la création, de son unité intrinsèque grâce à laquelle l'homme et la nature forment un tout, les êtres et les choses, liés par une solidarité existentielle, sont à même de s'entendre, cette notion d'une consonance, d'une concordance universelle a imprégné la pensée et la sensibilité européennes de l'Antiquité à l'Âge classique et les a hantées encore au-delà.

Comme un écho lointain de Maât, le principe d'équilibre qui, dans l'Égypte ancienne, ordonnait les forces de la vie et dictait l'ordre du monde, l'harmonie universelle est un modèle idéal pour toute œuvre humaine. *Sine harmonia, nulla pulchritudo* : sans harmonie, point de beauté, disait la théologie au IX^e siècle. Le bon gouvernement qu'imaginent Siennois et Florentins du Trecento et Quattrocento vise l'harmonie.

Reflet de la perfection divine aux yeux européens, l'harmonie universelle a nourri la tradition islamique comme accomplissement de la justice de Dieu.

La *concordia mundi*, ainsi que la nomme Marsile Ficin, l'harmonie du monde qui habita l'imagination de l'Europe, chantée par Dante et Milton, est-elle si différente de celle qu'a chéri la Chine ancienne, puis toute l'Asie orientale ? Cette harmonie chinoise porte le nom de *he*, prononcé *wa* en japonais. Le caractère se compose de la céréale et de la bouche. Ô sagesse profonde, ancrée dans la matière ! dira-t-on : nourrissez le peuple, la bouche pleine, il se taira et se tiendra tranquille. Hélas, aucun dictionnaire n'admet cette étymologie. Tous veulent que l'harmonie ait simplement une analogie de son avec la céréale et que la bouche signale cette homophonie.

Une philosophe chinoise a proposé récemment une origine gustative : dans la préparation d'une soupe, on mélange divers éléments, et pour obtenir un goût bien équilibré, on ajoute ce qui manque ou l'on enlève ce qui est excessif. Ainsi en est-il de l'harmonie en société. Si alléchante que soit l'hypothèse, et sans songer à nier les prouesses culinaires

précoces de la civilisation chinoise, qui utilise effectivement le mot *he* pour la recette de sauces et ragoûts, il paraît prudent de s'en tenir à l'homophonie.

Le terme *he* apparaît dans les inscriptions sur bronze du VIII^e siècle avant notre ère et dans les Classiques. Comme notre mot harmonie, il signifie l'état de concorde : il entre ainsi dans la composition du terme *heping*, qui signifie la paix. Mais il désigne aussi la vertu qui permet de créer ou perpétuer l'état d'harmonie, ainsi que l'action d'harmoniser. Dès les inscriptions les plus anciennes, on le trouve appliqué à l'accord des instruments de musique. Dans les Classiques, il désigne certains instruments musicaux, le réglage de leur son, l'exécution d'œuvres musicales à plusieurs instruments ou le chant en chœur.

L'harmonie chinoise est donc, elle aussi, intimement liée à la musique. Elle l'est également à une science des nombres et des rapports de nombres qui mesurent instruments de musique et intervalles musicaux, et les mettent en relation avec le cycle du calendrier et des astres. L'essence de l'harmonie est bien définie au chapitre de *Invariable milieu* des *Mémoires sur les rites*. « Tant que joie, colère, tristesse ou plaisir ne se sont pas manifestés, cela s'appelle le Milieu [c'est-à-dire pure efficacité de l'énergie vitale]. Quand ces sentiments naissent mais restent dans les justes limites, on dit qu'il y a harmonie. Le Milieu est le grand fondement de l'univers, et l'harmonie est la voie qu'il doit suivre. Quand le Milieu et l'harmonie atteignent partout leur plus haut degré, chaque chose est à sa place au ciel et sur la terre, et tous les êtres naissent et prospèrent. »

Cette éthique de la modération s'enracine dans un sentiment de l'unité du Ciel, de la terre et de l'homme, dans la croyance en l'ordre immanent du cosmos, que l'homme a le devoir de reconnaître, de respecter et de préserver, pour être homme. L'ordre cosmique conjugue dans l'espace et le temps une alternance d'aspects contrastés et complémentaires, dont le *yin* et le *yang* sont la figure originelle. L'intuition semble rejoindre celle de Jean Scot Érigène : *est enim harmonia dissimilium inaequaliumque rerum adunatio*. L'harmonie est en effet la réunion, la mise en un tout de réalités différentes et inégales.

Si l'on entre dans le détail du sens et des finalités que Chinois, Japonais et Coréens ont élaborés au cours des siècles à partir de la perception de l'unité du monde, les divergences avec la réflexion européenne paraissent au contraire d'autant plus frappantes que nous avons oublié la pensée du Tout, qui captiva chez nous tant d'esprits jusqu'à l'âge moderne.

Persuadés de la perfection de l'harmonie musicale, image de celle de la nature, les hommes de la Renaissance en appliquèrent les rapports de nombres aux autres arts. Alberti y puise les mesures de l'architecture. On connaît aussi la célèbre figure de l'*homo quadratus* de Léonard de Vinci. Pourtant, cette image des proportions cosmiques du corps est centrée par rapport au regard de l'artiste ou du spectateur humain. L'harmonie n'est plus pure fusion avec l'ordre de la nature. Kepler a beau exprimer le mouvement des astres par une notation musicale dans *Harmonice mundi*, et Leibniz ériger l'harmonie en principe absolu d'intelligibilité et d'action, Mersenne, par son livre *De l'harmonie universelle* paru en 1636, s'est ingénié à tuer l'Âme musicale du monde à coups de mécanique.

Une fois le soleil au centre de l'univers, avec des planètes au cours variable et incertain, l'homme se trouvait seul dans un monde fragmenté, sans commerce naturel avec le Ciel. Science, art et nature ne convergeaient plus en une harmonie du monde capable d'exalter l'âme humaine. De ce désenchantement du monde, œuvre des Lumières honnie par le poète Novalis, est née pourtant l'esthétique. Déchue des sphères célestes, l'harmonie y a trouvé abri. Elle a dû vite abandonner encore sa dernière prétention universelle : celle d'unir sous la loi de

rigoureuses correspondances couleurs, sons et mots. L'harmonie est devenue une simple construction de l'esprit humain, particulière à chaque art.

En musique, vous l'entendrez tout à l'heure, elle a le plus longtemps résisté aux assauts, subjuguant même la dissonance. Ailleurs, ses normes mesurables par le calcul ont été promptement récusées parce qu'elles bridait la force du génie. Même réduite au plaisir subjectif causé par l'ordre et l'équilibre, ses critères paraissaient bien élusifs. Condillac définissait l'harmonie du style par la mélodie, sans l'élucider davantage. L'harmonie semblait surtout un sentiment qui signale le « beau », sans rapport nécessaire avec les proportions ni la symétrie. Mais le beau était-il l'unique objet de l'art ? On voit alors un Winckelmann s'attacher au sauvetage d'une harmonie classique par la « noble simplicité » et la « grandeur tranquille », tandis que Chateaubriand plaide pour « l'harmonie des contraires » et que Victor Hugo dénonce la monotonie de la « beauté universelle », pour prôner le grotesque et le laid.

Malmenée dans les arts, l'harmonie trouve quelque souffle dans l'utopie sociale. Voici les Harmonites quittant l'Allemagne pour fonder, en 1805, la ville d'Harmonia aux Etats-Unis. Ils y pratiquent la communauté des biens et une vie selon la nature, rythmée par la musique. Vingt ans plus tard, Robert Owen tente une expérience voisine, la communauté de New Harmony, dans l'Indiana. L'échec a beau être immédiat, l'économie politique cède encore à l'attrait de l'harmonie en 1854 : les *Harmonies économiques* de Frédéric Bastiat reposent sur l'idée maîtresse que : « Tous les intérêts légitimes sont harmoniques ».

Mais la voix sociale de l'harmonie, hormis celle des harmonies municipales que vit naître aussi le XIX^e siècle, a été vite étouffée par les violences de l'industrialisation, la dialectique de lutte, de compétition ou de révolution. Aujourd'hui, peut-être reste-t-il un souvenir de l'harmonie dans l'esthétique qui nous fait encore juger l'œuvre d'art comme un tout, dans sa cohérence. Pourtant, l'idée d'harmonie a déserté la philosophie, comme pour s'ensevelir dans l'orphisme de ses origines, à travers les sectes variées, les religions nouvelles, la mouvance du *new age*, qui promettent à chacun d'accorder la musique de sa vie à celle des sphères, en cultivant des aptitudes variées de l'esprit ou du corps. Sa destinée en Chine n'est guère plus enviable : elle prête un refrain aux discours officiels, tel le tic-tac du monstrueux moulin auquel Novalis comparait le monde moderne.

Harmonia n'a-t-elle plus rien à nous dire ? Ovide l'appelait parfois Hermione. Ne peut-elle, comme l'Hermione du *Conte d'hiver* de Shakespeare, transformée en statue de pierre, se ranimer sous l'effet d'une musique, et nous rappeler que la concorde s'accommode des différences entre les êtres, et même les suppose, qu'elle n'est parfaite aussi que lorsqu'elle se prolonge dans un accord entre l'activité humaine et la nature qui l'environne ?